La musique au cœur de l'analyse géographique.

Nicolas Canova

L'Harmattan, coll. "Musiques et Champ social", 2014

par Jean-Marie Romagnan
Université de Toulon et du Var

Voici un ouvrage qui fera date : d'abord par la nouveauté du thème abordé, – *les liens entre analyse géographique et musique* ; ensuite par l'ambition d'offrir à un large public d'étudiants en géographie, d'enseignants musiciens, et de toute personne cultivée intéressée par l'avancée des sciences sociales, un voyage stimulant et un état des lieux. Il se présente, sous la forme d'un livre de petit format de 210 pages, pour satisfaire une telle ambition. Jean-Pierre Augustin, professeur de l'Université de Bordeaux III, en assure la préface. Ce chercheur éminent inaugura, dès fin 1970 et début des années 1980, des recherches sur les pratiques sportives et de loisir, en liaison avec le développement urbain et les nouvelles formes de territorialisation[1]. Dans sa préface, il souligne l'intérêt de présenter la musique et les pratiques musicales dans leurs rapports aux lieux et territoires comme des « *marqueurs d'appartenance des individus et de l'espace* » (p. 9), comme des géo-indicateurs. Il évoque aussi comment sous l'impulsion de Paul Claval[2] s'est mise en place une géographie culturelle « (celles) *des manifestations liées à la variété des pratiques musicales, mais aussi l'ensemble des cultures artistiques, touristiques, sportives* » (p. 10). Il met ainsi en exergue une complicité entre musique et géographie : « *car la musique, et les cultures qui lui sont liées, sont devenues des organisateurs sociaux et spatiaux des sociétés contemporaines, des pratiques d'invention de soi et des accélérateurs de la mondialisation* » (p. 14).

L'ouvrage de Nicolas Canova se déroule en quatre « escales » :

Une introduction. L'auteur y indique l'intention de son livre : « *comprendre comment le fait sociétal musique devient un fait géographique* » (p. 17). Il rappelle le caractère de fait social total de la pratique musicale. En effet, la

1. J.-P. Augustin, *Sport, géographie et aménagement*,, Paris, Nathan Université, 1995 ; J.-P. Augustin et D. Latouche (dir), *Lieux Culturels et contextes de villes,* Bordeaux, MSHA, 1998.

2. P. Claval, *La géographie culturelle,* Paris, Nathan Université, 1995.

musique comporte différentes dimensions. Elle n'est pas que production esthétique et sonore. Elle est aussi enjeux économiques, enjeux juridiques et politiques, enjeux identitaires et symboliques, enjeux de développement local, enjeux géopolitiques. Elle intervient, comme le sport, dans les nouvelles formes de territorialisation, caractéristiques du développement sociétal de ces cinquante dernières années. C'est pourquoi l'auteur s'étonne, en écho à nos propres travaux[3] : « *Pourquoi les géographes qui ont pris en compte et fouillés tant de domaines... ne pourraient-ils pas poser leur regard sur la musique ?* » (p. 24). C'est seulement courant des années 1990, qu'en France, la musique commence à être considérée comme un objet de réflexion géographique (l'apparition des premières constructions théoriques, et des premières recherches de terrain). Nicolas Canova invite au voyage en montrant comment la mutation s'est réalisée et en relatant l'histoire et la synthèse des travaux francophones, puis anglophones, sur les liens entre musique et géographie.

3. Romagnan, J. M., « La musique, un nouveau terrain pour les géographes », in *Géographie et Cultures,* n°36, 2000, et thèse de doctorat : *Géographie, Activités musicale et Développement local : l'exemple des Alpes-de-Haute-Provence,* sous la direction de Jean-Paul Ferrier, Université de Provence, 2001.

Une synthèse des travaux francophones. Canova rappelle d'abord le rôle de précurseurs oubliés. Cela pourrait paraître anecdotique, mais c'est pour indiquer que dans la production du savoir, en contexte universitaire, il peut y avoir des myopies intellectuelles. Nommons-les pour leur rendre justice : Georges de Gyroncourt dans les années 30, Jean-Pascal Vauchey dans les années 80. Sous le titre « Un pas vers la légitimation », l'auteur présente les premiers essais de théorisation et les premières recherches, dans l'esprit de la nouvelle géographie des années 1990. Voici quelque exemples pionniers. D'abord la contribution de Jacques Levy. À partir de la reprise d'un article publié à l'origine dans une revue musicale, celui-ci propose dans le *Tournant Géographique*[4], comme il l'appelle lui même « *une sorte d'expérimentation par la pensée* ». Il montre ainsi par l'analyse historique et géographique (territoires et réseaux) des pratiques musicales de l'Europe (1750-1945) comment se fait l'innovation musicale avec, par exemple, l'avènement de la musique atonale autour de Vienne et de l'Europe centrale du début XX^{e} siècle. Autre contribution : celle de l'Université de Lyon. Dès l'année 1996 réflexion et recherche sur les relations entre géographie et opéra, se développent autour de Michel Foucher[5]. Deux thèmes attirent l'attention. En premier, comment l'opéra dans ses représentations lyriques (décors et mise en scène) met en valeurs des lieux, les paysages qui donnent naissance à une « géographie » imagée, mythique et symbolique des grands lieux du monde. Ensuite, une analyse des lieux d'opéras en Europe (conditions de localisations, dimensions socioculturelles, implications économiques et géopolitiques). Autre contri-

4. J. Levy, *Le tournant géographique* [Chap.12 : «Les promesses de l'improbable : espace et musique »], Paris, Belin, 1999.

5. M. Foucher (dir), *Les ouvertures de l'opéra : une nouvelle géographie culturelle,* Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1996.

bution, celle de Joël Pailhé[6], *Le Jazz : mondialisation et territorialisation*. À partir de l'université de Bordeaux III qui va devenir un centre important de recherche sur les relations entre musique et territoire, il va étudier la place du jazz en Aquitaine. Dans son analyse géographique, il s'efforce de prendre en compte à la fois la dimension symbolique, l'espace concret de la pratique musicale et le jeu des acteurs dans l'organisation socio spatiale.

6. J. Paihé, « Le jazz, mondialisation et territorialité », *Mappemonde*, n°51, vol. 3., 1998.

Une structuration de la recherche et du savoir géographique. À partir de l'an 2000, on assiste à une floraison de thèses, de colloques, de publications. Nicolas Canova parle à ce propos d'un véritable « âge d'or » : « *La géographie de la musique devient une science normale. La production de thèses et de doctorants en témoignent.* » (p. 159). Un assortiment très varié des pratiques musicales est étudié, en liaison avec les nouvelles formes de territorialisation et d'organisation socio-spatiales que l'engouement musical suscite… Sorte de contrepoint à l'engouement de la recherche géographique pour ce nouveau terrain d'investigation[7].

7. Il y aura également, à partir de 2006, trois colloques scientifiques manifestant clairement l'intérêt de la communauté universitaire pour ce nouveau terrain d'exploration ; permettant également les premiers questionnements, échanges et synthèses. Des équipes de recherche s'organisent : Paris IV autour de la revue *Géographie et Cultures* ; Bordeaux III à partir des équipes de Jean-Pierre Augustin et Yves Raibaud ; Grenoble à partir du Laboratoire Pacte de l'Université et de ses animateurs : Canova N., Bourdeau P. et Soubeyran O. Comme suite à ses colloques, des ouvrages collectifs sont nés ainsi que des collaborations internationales avec des géographes anglophones. On pourra consulter utilement l'ouvrage collectif de Canova, Bourdeau et Soubeyran, au titre joliment poétique : « La petite musique des territoires » (*La petite musique des territoires : art, espace et sociétés*, Paris, CNRS-Éditions, coll. « Alpha », 2014).

Une synthèse des travaux anglophones. Par rapport à la recherche géographique francophone, encore en quête de légitimité et de consolidation, la recherche géographique anglophone sur les liens entre géographie et musique est plus ancienne et mieux établie. Les premières recherches systématiques ont commencé au début des années 70. Il y a donc plus de recul et d'expérience. Il y a d'abord des spécificités liées aux modalités du système éducatif anglophone. En matière d'enseignement, les relations entre géographie et musique existent comme support pédagogique l'une de l'autre dans les classes primaires et secondaires. Comme le rappelle Canova, l'apprentissage de la musique consiste : « *pour construire un répertoire de sons ou initier les élèves à la musique vocale… ils (les enseignants) mobilisent les éléments du quotidien…* » (p. 77), en prenant appui sur les faits géographiques et sonores vécus par l'élève. Réciproquement, pour l'enseignement de la géographie, la musique, et principalement les chansons populaires servent de support pour construire la perception et les représentations de son environnement géographique : les grands espaces, la route, le fleuve, etc. On comprend mieux, dans ce contexte, l'intérêt pour la technique des cartes mentales. qui consiste à étudier la manière dont une personne se représente et « cartographie » son territoire vécu. Autre spécificité : les recherches géographiques sur la musique ont commencé autour des années 1970, aux USA. A partir de géographes comme George

O. Carney et Peter Nash va se mettre en place une démarche « globalement celle d'une géographie quantitative, orientée vers les logiques spatiales de localisation et de diffusion » (p. 81). On se référera utilement à l'ouvrage collectif sous la direction de G. Carney[8]. On parlera alors de « *music geography »*. Mais, en réaction, une autre démarche épistémologique apparaît dans les années 1990, impulsée par Susan Smith, professeur de géographie à l'université d'Edimbourg. La musique est considérée comme phénomène collectif qui donne du sens à la vie en société, au croisement de différentes dimensions, économiques, politiques et émotionnelles. Une telle approche nécessitera une démarche transdisciplinaire On parlera ici de géographie humaniste et aussi par la suite de « *emotional geographies »* (p. 102). Il s'agit de considérer le rôle du sensible et de l'affect dans la mesure où, au travers de l'usage de la musique, on s'investit dans les lieux de sa vie, de son environnement et de son espace sonore. Cela intervient aussi dans la construction des lieux et des identités lorsque de nouveaux usages de la musique s'inventent, par exemple, comme le Be Bop ou le rap dans les quartiers « underground » de New York. Cela intervient également dans les oppositions identitaires et socio-spatiales (musique classique versus musique populaire). À la fin des années 1990, un effort de structuration se manifeste par la réalisation d'ouvrages collectifs. Il s'agit de faire le point sur le chemin de recherche parcouru. En raison de la nouvelle perspective qu'ils proposent, citons particulièrement : A. Leyshon, D. Matless, et G. Revill[9]. Dans leur chapitre introductif, ils proposent une synthèse entre l'approche humanistique et sensible de la musique, et leur approche par les représentations mentales et l'imaginaire en géographie. « *Ici, les questions de nation et de territoire, d'identité et de représentation d'espace, de diffusion et de localisation sont mises en relation autour de la notion de* production of place. » (p. 145). Autre ouvrage avec le même souci de synthèse et de mise en perspective, celui de deux géographes australiens : J. Connell, C. Gibson[10]. Ils proposent d'abord la notion de « spatialité plurielle ». Pour eux : « *Il y a plusieurs manières selon laquelle la musique populaire est spatiale :* (qu'elle soit) *liée à des sites géographiques particuliers* (ou) *inscrite dans notre perception des lieux du quotidien et dans la mobilité des hommes, des produits et des cultures au travers de l'espace.* » (p. 146). Ensuite, en utilisant le concept de *glocalisation*, ils mettent en valeur la manière avantageuse dont se fait la dialectique entre local et mondial, à propos des musiques populaires… car la valeur et « l'authenticité » de cette musique nécessite qu'elle soit bien spécifiée localement pour être bien reçu mondialement.

8. G. Carney (dir), *The Sound of People and Places : A Geographical of American Music from Country to Classical and Blues to Bop,* Lanham, MD : Rowman & Littfield, 1° édition1978 (4° ed. 2003).

9. A. Leyshon, D. Matless, G. Revill (eds), *The place of music,* Guilford Press, New York, 1998.

10. Connell J., Gibson C., *Sound Tracks* : *Popular Music, Identity and Place*, Routledge, 2003.

Au terme de ce voyage, Nicolas Canova met en avant des complémentarités plus que des oppositions entre approche anglophone et approche francophone. Outre les échanges internationaux déjà cités, l'approche géographique anglophone commence à être mieux connue en France[11]. Par ailleurs, L'auteur réserve pour un prochain ouvrage une réflexion plus approfondie sur deux aspects[12]. D'une part, introduire dans la recherche française, la place d'une géographie du sonore en liaison avec l'analyse géographique par la musique ; d'autre part, faire avancer la réflexion épistémologique pour que l'étude des relations entre géographie et musique ne soit plus considérée comme un « sujet de seconde zone », mais comme un outil heuristique puissant, apte à faire avancer la recherche géographique générale.

Au terme de ce recensement, on comprend l'intérêt de la présentation d'un savoir géographique en train de se construire, vaste et courageuse tentative de synthèse. C'est pour cela qu'on pourra regretter sur le fond, l'insuffisance de référence à certains aspects de la méthodologie, en particulier comment construire de l'information géographique pertinente ? Du point de vue de la forme, l'abondance et l'accumulation de références d'auteurs et de citation rendent en partie difficile la compréhension. On compte ainsi 380 auteurs cités (francophones et anglophones confondues). Un tel foisonnement dans un livre de petit format rend le compte rendu plus délicat et accroit les risques d'erreurs dans les références.

11. Staszak J-F., et al (Eds), 2001, *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Belin.
12. Canova Nicolas ; perso : http://www.lille.archi.fr/index.php?ID=2060856/